



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE,
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

En français dans le texte

Émission diffusée le 9 janvier 2021

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

Parcours : notre monde vient d'en trouver un autre.

Œuvre : Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31 (première générale et première technologique ; « Des Coches », III, 6 (première générale)

« Le roi, le cannibale et le philosophe : une leçon politique ? »

I. ANALYSE LITTÉRAIRE

Introduction/Mise en situation

Le jeune lecteur qui découvre les *Essais* de Montaigne, ce texte de 1588, ne manquera pas d'être désarçonné.

Désarçonné par le ton si particulier des *Essais*, mélange virevoltant de pensées malicieuses, de réflexions morales et philosophiques et d'anecdotes personnelles. Qui ne serait étonné, par exemple, de voir surgir, au détour du livre « Des cochés », dont nous entendrons un extrait, un développement incongru sur les « trois sortes de vents » que produit notre corps ? « L'un, qui sort d'en bas, est fort malpropre ; un autre, qui sort par la bouche, accuse que nous avons trop mangé ; le troisième est l'éternuement, il vient du cerveau et ne prête à aucune critique, d'où l'accueil honnête que nous lui faisons ». Et Montaigne prend plaisir à ménager ces surprises à son lecteur avec lequel il tisse une évidente complicité : « Ne vous moquez pas de cette explication ; si subtile qu'elle vous paraisse, elle est, dit-on, d'Aristote ». Ainsi, dans les *Essais* en apprenons-nous tout autant sur l'attitude souhaitable face à la mort, sur la découverte du Nouveau Monde que sur le mal de mer de son auteur.

Désarçonné, aussi, par la manière libre et sautillante dont progresse la pensée de Montaigne. Une « allure poétique, à sauts et à gambades »¹. L'auteur requiert un lecteur attentif, capable de le suivre dans le vagabondage de son esprit.

Ainsi le livre « Des cochés » est-il particulièrement révélateur de cette avancée foisonnante et fantaisiste. Il contient, on le sait, la fameuse phrase « Notre monde vient d'en trouver un autre », témoignage de l'intérêt de Montaigne pour la découverte du Nouveau Monde en ce qu'elle a modifié le rapport des Européens aux autres et à eux-mêmes. Comment passe-t-on alors des « cochés », voitures tirées par des chevaux et servant au transport des voyageurs, à la méditation à la fois philosophique et anthropologique qui fait la saveur de ce livre ?

Emmenant le lecteur à bord de son « coche », Montaigne l'entraîne dans les méandres de sa pensée. Il entame son parcours dans l'Antiquité, où il passe en revue « les chars employés à la guerre », puis condamne les « inventions étranges » dont les monarques sont capables en la matière. Cochés conduits par

¹De la vanité

des tigres, par des autruches ou même par des femmes nues ! L'imagination des puissants est sans limite, nous dit Montaigne, quand ils cherchent à se « faire valoir » et « à paraître par des dépenses excessives ! »

Il propose alors une leçon, une méditation politique sur ce que devrait être un bon roi. Rien n'a été dit, pour l'instant, du Nouveau Monde ni de ses habitants. Le propos ne repose pas sur le regard étranger comme c'est le cas, nous le verrons, à la fin du livre « Des Cannibales ». Ici, c'est bien le propos d'un philosophe ou d'un moraliste qui, considérant l'exercice du pouvoir en Europe, observe et condamne. L'autre monde, à l'aune duquel il juge son époque, est temporel plus que géographique. Les exemples puisés dans l'Antiquité alternent, vous l'entendrez, avec des maximes sur le pouvoir, sa nature et ses déviations.

Extrait n°1

Quelle leçon politique le penseur nous délivre-t-il à cet instant de son livre ? Montaigne distingue deux figures de rois.

D'un côté, les « grands rois, en crédit, en valeur et en fortune ». Leur frugalité appartient aux « récits extraordinaires » du passé. Montaigne ne s'y attarde que peu, vantant seulement l'alliance nécessaire des deux vertus de la libéralité et de la justice. Ces « grands rois » ne sont plus de son temps, de ce côté-ci de l'Océan en tout cas. Substituant au modèle temporel de l'Antiquité celui, géographique, de l'Amérique, il trouvera de nouvelles incarnations de ces nobles puissants. Témoins le roi du Pérou et le roi de Mexico.

De l'autre, donc, les rois dépensiers. Ceux-là dépensent afin de légitimer leur pouvoir, de le donner à voir. La générosité, qui consiste à « ne savoir rien refuser », et bien souvent à répandre un argent qui ne leur appartient pas réellement, se fait passer pour une vertu. Cependant, dit-il, la dépense est ostentatoire, n'est pas pérenne. Et Montaigne de donner ce conseil intemporel en préconisant des dépenses « justes » : non aux « jeux » et aux « fêtes », oui aux investissements durables : « hôpitaux, collèges, réfection de rues et de chemins ».

Montaigne s'interroge ensuite sur les mécanismes de dépendance que créent ces prodigalités entre le monarque et le peuple. Quels liens de servitude se nouent dans cette générosité affichée ? Sans évoquer encore le Nouveau Monde, l'ami de la Boétie use d'ores et déjà d'une logique du renversement, qui sera à l'œuvre par la suite : les richesses du roi ne lui appartiennent pas, c'est plutôt « lui-même qui se doit à autrui », la générosité engendre de l'ingratitude plus que de la reconnaissance. La réflexion politique joue des paradoxes. Plus il se montre prodigue, plus le puissant est faible. En donnant au peuple de « quoi [repaître] ses yeux », il lui ôte de quoi « repaître son ventre », nous dit Montaigne. Le roi dépensier nourrit mal son peuple, mais alimente sans fin son propre pouvoir, tel un ogre cannibale.

Ces considérations politiques ne sont pas sans lien avec le développement ultérieur sur la découverte du Nouveau Monde et le bouleversement qu'elle provoque dans la manière dont se pense le modèle européen. Elles permettent d'abord de dresser un panorama de la pratique du pouvoir en Europe, et établissent clairement la dégradation, voire la corruption morale, du continent. De plus, elles construisent, dans l'esprit du lecteur, l'idée qu'à ce contre-modèle politique il faille apporter un modèle, une image plus vertueuse du pouvoir. Qu'à nos « princes excessifs », il faille opposer d'autres figures royales plus justes. Ces considérations, donc, justifient, aux yeux du lecteur, comme par anticipation, l'audace de Montaigne. Puisqu'un autre modèle est souhaitable, pourquoi pas celui du roi... cannibale ?

Dans « Des cannibales », Montaigne réfléchit à la rencontre entre l'homme du Nouveau Monde et l'Européen. Dès le début de ce livre au titre provocateur, il nous met en garde : « il faut se garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune ». L'Européen gagnerait bien à ne pas se laisser guider par ses préjugés, notamment ceux qu'il exprime lorsqu'il s'agit de la conquête du Nouveau Monde. Certes il serait aisé de considérer ses habitants comme des « barbares ». Ces « sauvages » ne « rôtissent »-ils pas leurs ennemis à la guerre ? Ne les « mangent »-

ils pas « en commun » ? A les juger par nos propres pratiques, qu'il serait facile de les rejeter hors de l'humanité !

C'est précisément contre cette tendance de notre esprit à juger l'Autre que Montaigne veut nous mettre en garde. Il expose clairement sa thèse au cœur du livre « Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation », dit-il.

Montaigne ne nie en rien la violence de ces peuples. Oui, ils font la guerre « contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes ». Mais les combats ne sont jamais guidés par la voracité, par la volonté d'acquérir des richesses. Imaginez ! Montaigne nous apprend ainsi qu'ils n'ont « que faire des biens des vaincus », ce qui est loin d'être le cas des Conquistadors, ou d'ailleurs des rois qui les missionnent. Oui, ils consomment leurs ennemis, Mais là aussi gardons-nous de tout jugement hâtif. N'y a-t-il pas plus de cruauté à torturer son ennemi vivant, comme le faisaient les Portugais, à « le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux [...] sous prétexte de piété et de religion » que de le « rôtir et manger après qu'il est trépassé » ? Le raisonnement s'inverse : loin d'être des sauvages, ces peuples pourraient eux-mêmes nous appeler barbares et s'étonner à leur tour de nos us et coutumes.

S'étonner des mœurs européennes, c'est d'ailleurs ce que font trois de ces fameux « cannibales » dont Montaigne vient de nous décrire les mœurs en un tourbillonnant renversement de valeurs. A la fin du livre « Des Cannibales », il rapporte la rencontre réelle qui eut lieu en 1562 à Rouen. La ville vient d'être prise aux protestants par l'armée catholique, la Ligue du duc de Guise. En grandes pompes, le roi Charles IX va y fêter la victoire.

Extrait n°2

Montaigne évoque trois Indiens présents à Rouen à l'occasion de la visite royale. Il s'agit donc là d'une rencontre entre l'ancien et le Nouveau Monde, à laquelle l'écrivain lui-même assiste. La participation de Montaigne à cette rencontre renforce la véracité des propos qui y seront tenus. Comme il l'écrit plus haut : « Je voudrais que chacun écrivît sur ce qu'il sait, et autant qu'il en sait ». Se trouvent donc réunis dans cette scène un roi, Charles IX, trois « cannibales » et lui-même, le philosophe.

La situation dans laquelle Montaigne nous place est amusante : après avoir entraîné le lecteur aux Amériques, et lui avoir présenté les mœurs de ses habitants, le voici qui, inversant le regard, fait de la France un monde nouveau. C'est au tour des Indiens de débarquer en France et de nous observer !

Nous sommes dans les derniers paragraphes du livre « Des Cannibales », et l'on aura compris le point de vue de Montaigne sur la barbarie des dits sauvages.

Les premières lignes du passage remplissent un double objectif. D'une part, construire l'authenticité de l'anecdote rapportée. En effet, en indiquant un temps, un lieu précis « Rouen », en se concentrant sur « trois d'entre » les cannibales seulement, il ancre son témoignage dans le réel, lui conférant ainsi une autorité dans l'argumentation à venir. D'autre part, poser d'emblée l'opposition axiologique entre les Indiens et les Européens. La civilisation indienne, faite de « douceur », de « repos » et de « bonheur » est valorisée, quand à la civilisation européenne correspondent « les corruptions de notre monde ». Les premières lignes formulent également une sombre prédiction. A ce frottement entre les civilisations, les présumés sauvages risquent de tout perdre. Peut-être est-il même déjà trop tard ? « De ces relations naîtra leur ruine », avertit Montaigne. Il déplore cette triste perspective dont sont responsables à la fois la naïveté des Indiens dépeints comme « malheureux » et, surtout, la soif de conquête des Européens qui ont réussi à « prendre » (« piper » dans le texte original) les autochtones « au désir de la nouveauté ». Différentes tonalités se mêlent : polémique dans la dénonciation de la corruption des mœurs européennes, prêtes à toutes les tromperies, et pathétique dans la peinture d'une population indienne, condamnée de manière inéluctable par la contagion de nos vices.

L'anecdote rapporte la discussion entre Français et Indiens. Dans un premier temps, seul le roi s'exprime « longtemps ». Ce qu'il dit précisément, on n'en saura rien, le discours du roi n'étant pas rapporté. On comprend simplement qu'il s'agit de vanter les mérites de la nation française en exhibant « notre façon, notre pompe, l'aspect d'une belle ville ». Le roi cherche à impressionner les visiteurs, sans aucune conscience de la relativité des critères esthétiques, ou des différences culturelles dans le rapport à la richesse. Or, nous l'avons vu, la magnificence royale est justement l'un des points critiquables dans la société européenne. Sans doute le monarque s'attend-il, en tout cas, à ce que les Indiens soient émerveillés...

Une question est ensuite posée aux ambassadeurs du Nouveau Monde: « quelqu'un leur demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus surprenant ». Le texte original est plus significatif « ce qu'ils avaient trouvé là de plus admirable ». Le lecteur averti aura compris là où nous mène Montaigne. En effet, « admirable » signifie « ce qui est digne d'admiration », et c'est en ce sens que l'emploient ceux de la cour qui questionnent les cannibales. Quel bâtiment de notre belle ville préférez-vous ? On n'en trouve pas de semblables chez vous, n'est-ce pas ? La formulation présuppose donc que les Indiens n'ont pu qu'être éblouis par le spectacle. Mais, au XVI^e siècle, le terme est ambigu et renvoie également à ce qui suscite l'étonnement. Or l'étonnement est la première qualité du philosophe. Sans le vouloir, c'est dans cette posture de questionnement ingénu que le roi place les trois Indiens, les transformant en philosophes appliquant leur regard à la société française.

Les Indiens vont répondre sur les trois points. Derrière l'anecdote amusante, soumise aux caprices de la mémoire de Montaigne, se cache une véritable argumentation parfaitement articulée. On le sent à travers la rigueur du raisonnement : les Indiens construisent leur réponse en trois temps à la manière dissertative des plus grands penseurs européens. Mais Montaigne ménage ses effets. Plutôt que de nous livrer ces réponses, il préfère avouer — ou feindre ? — son oubli de l'une d'entre elles. Il est « bien mari » de ne pouvoir nous délivrer que deux leçons sur les trois formulées. Gageons au moins que celles qu'il a retenues méritait bien de l'être. La défaillance de sa mémoire accrédite quoi qu'il en soit la véracité de ce qu'il nous rapporte. Les deux remarques formulées par Les Indiens insistent sur l'étrangeté de ce nouveau monde que sont, à leurs yeux, Rouen, et plus largement la France. La répétition de l'adjectif « étrange » n'est pas anodine : par le regard des Indiens, ce sont les Européens qui sont ici frappés d'étrangeté, rejetés hors de la sphère de la normalité. Notre prétendue supériorité est ici remise en question. Tout se passe comme si les règles indiennes, auxquelles Montaigne apporte depuis le début du livre toute sa sympathie, étaient dominantes et que les us et coutumes européennes demandaient à leur tour à être décryptées, justifiées par un regard quasi ethnographique. Nous sommes à notre tour plongés dans la perception de notre monde par un Autre. Pour comprendre qui sont les « grands hommes portant barbes, forts et armés », il nous faut attendre la traduction d'un Montaigne prenant plaisir à jouer le rôle d'un interprète dans des parenthèses explicitant la langue des Indiens.

Sur quels points alors les cannibales exercent-ils leur jugement ? Premier point, ils constatent avec surprise que les soldats présents se soumettent «[en obéissant] à un enfant ». Rappelons que Charles IX avait douze ans en 1562. Les Indiens s'étonnent donc du modèle politique de la monarchie dans lequel des hommes « portant barbes », donc âgés, sont les sujets d'un roi-enfant. Il est vrai qu'il y a dans cette dissociation entre l'âge et le pouvoir sans doute matière à s'étonner. Montaigne a auparavant loué la conduite des Indiens selon les lois de la nature : chez eux, c'est aux plus âgés, aux plus sages, aux plus expérimentés qu'est confié le commandement. Les cannibales renvoient donc les Français à leur propre bizarrerie. En toute franchise, ils interrogent le roi lui-même sur la légitimité du pouvoir monarchique. C'est là toute la force du procédé du regard étranger : ainsi les rois peuvent être de simples enfants dont on se demande pourquoi on leur obéit, et les sauvages se métamorphoser en penseurs politiques. La remarque reste en suspens : Montaigne ne rapporte rien de la réaction du roi et des gardes suisses à ces propos. Au lecteur de méditer la leçon. Après la structure du pouvoir, les Indiens interrogent cette fois l'organisation sociale. A travers une antithèse, ils pointent en effet l'inégale répartition des richesses. D'un côté, relèvent-ils, des « hommes

pleins et gorgés de toutes sortes de commodités », de l'autre « des mendiants [...] décharnés de faim et de pauvreté ». Cette deuxième remarque frappe par sa pertinence dans une société structurée en ordres comme l'était celle de l'Ancien Régime. La violence des termes permet de dénoncer le scandale de l'injustice sociale. Comment une telle inégalité est-elle possible ? Les Indiens, pas plus que Montaigne, ne sont dupes du luxe dont on voudrait les épater : la richesse exhibée par les puissants s'effectue toujours au détriment des plus faibles. La critique peut également frapper le lecteur contemporain par son actualité qui, considérant notre propre organisation sociale, se souviendra de ce propos : « Nous ne progressons pas sans cesse, nous pivotons plutôt sur nous-mêmes, tournant à tous vents dans un sens et dans l'autre, nous allons et revenons sur nos pas ». Ces deux reproches adressés aux Français se rejoignent sur un point, révélant la finesse de la pensée de nos cannibales-philosophes : comment comprendre la soumission consentie, la servitude volontaire que ce soit à un roi-enfant ou à un système tellement injuste ? Les Indiens ne sauraient le concevoir, eux dont les valeurs reposent sur le partage et sur l'équité. Chez eux, nous dit Montaigne, la fraternité est telle qu'« ils nomment les hommes moitié les uns des autres ». Cette obéissance sans révolte est peut-être ce qui heurte le plus les Indiens, habitués à voir ces mêmes Européens dans leur toute-puissance. Dominateurs et conquérants, ils le sont dans le Nouveau Monde. Mais une fois chez eux, ils se soumettent à un enfant, et les plus pauvres d'entre eux subissent leur arrogance sans « qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leurs maisons ».

L'argumentation de Montaigne se resserre ensuite sur son propre tête-à-tête avec un des cannibales : il rapporte alors les difficultés que lui pose son « truchement » — son interprète — si « empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise ». Cette précision peut sembler secondaire, mais elle révèle la qualité des propos échangés entre le philosophe et le cannibale. Notons que ce dernier est d'ailleurs considéré comme un « roi » par « nos matelots ». Est-ce là une nouvelle facétie de Montaigne ? Après avoir ramené Charles IX à son état d'enfant, le voici qui érige en roi un Indien ! Cannibale, roi ou philosophe, on ne sait plus trop bien qui converse avec Montaigne tant cet interlocuteur semble posséder tous les visages. Montaigne poursuit la conversation. En effet, au lieu de chercher confirmation de la supériorité française, Montaigne se montre curieux et désire en savoir plus sur les pratiques indiennes, notamment en matière de pouvoir. Demander à l'Indien « le fruit qu'il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens » prolonge en fait la remarque initiale de l'Indien au roi. N'est-ce pas là une manière détournée et habile de s'interroger sur ce qui peut fonder le pouvoir, quand ce n'est pas la captation des richesses ?

Dans sa réponse, le roi-cannibale, en bon penseur, opère un distinguo entre les privilèges en temps de guerre et les privilèges en temps de paix. Le privilège du chef de guerre consiste à « marcher le premier à la guerre », entendez, à encourir le premier le risque de se faire tuer. Le luxe et la « pompe » sont ici remplacés par la bravoure au combat, vertu morale essentielle chez ce peuple lointain. « Hors la guerre », son « autorité » tient au passage qu'on lui ménage sous la forme de « sentiers au travers des haies », par où il peut visiter les villages. Mince prérogative aux yeux d'un puissant roi de France, tout enfant qu'il soit ! Au courage s'ajoute donc la vertu de l'humilité. L'autorité du chef ne constitue pas un abus, quand celui qui exerce le pouvoir sait se contenter de « passer bien à l'aise » entre les siens. On ne saura pas ce qu'a entendu le roi de cette sage leçon de politique délivrée par un sauvage...

Le livre se conclut par une chute ironique en une litote résumant ce qui précède « Tout cela ne va pas trop mal ». Montaigne, par une argumentation virevoltante et rigoureuse à la fois, a construit tout le crédit, toute la sagesse même que l'on peut accorder aux paroles des cannibales de Rouen dans leur critique politique et sociale de la société française. Rien de plus averti finalement qu'un regard étranger, rien de plus fin qu'un regard sauvage et naturel. Cependant dans la deuxième partie de la phrase « Mais quoi ? Ils ne portent point de haut-de-chausses ! », Montaigne renverse une nouvelle fois le regard, se plaçant cette fois-ci dans les yeux d'un Européen de la bonne société, incapable d'entendre la sagesse de l'Autre, tout attaché qu'il est à ses petits préjugés vestimentaires. Loin de souligner la sauvagerie des Indiens, cette indignation prétendument civilisée révèle au contraire tout le ridicule de celui qui la formule.

Le roi, le philosophe et le cannibale, telles sont donc les trois figures que l'on retrouve dans l'anecdote finale du livre. Au début, les rôles semblent bien répartis : un roi, Charles IX, un cannibale distingué comme interlocuteur digne, et le philosophe, Montaigne lui-même. Mais, au fil de l'extrait, les visages se brouillent et les repères se perdent. Ainsi, Charles IX est brutalement ramené à son âge d'enfant. Le cannibale devient un roi sage aux multiples vertus. Plus encore, grâce à sa pertinence, la voix du cannibale, des cannibales, accompagne et converse avec celle du philosophe.

« Notre monde vient d'en découvrir un autre », dit Montaigne. L'anecdote nous apprend surtout combien l'Autre découvre aussi notre monde. Avec admiration peut-être, avec étonnement souvent. Mais surtout avec une grande pertinence critique. En proposant de se voir dans le miroir de l'Autre, il nous invite à une véritable révolution du regard. Nos cannibales, à la fois rois et philosophes, ouvrent la voie aux deux persans de Montesquieu ou à l'ingénu Huron de Voltaire, autres observateurs naïfs et sages de nos mœurs européennes.

II. QUESTION DE GRAMMAIRE : les relations au sein de la phrase complexe

Extrait n°1, fin du livre « Des Coches », à partir de « Trois d'entre eux »

Choix de la notion grammaticale analysée pour enrichir l'analyse du texte

Il est tentant de s'intéresser chez Montaigne à la construction de la phrase, et de se pencher sur relations des différents constituants au sein de la phrase complexe. C'est vrai pour chaque passage des *Essais*, tant sont emblématiques les déclarations de l'auteur : « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades » ou « Mon style et mon esprit vont vagabondant de même » (« De la Vanité »). Contre une clarté linéaire, Montaigne revendique les sinuosités de la pensée en mouvement, que doit ainsi transcrire le foisonnement des relations au sein de la phrase complexe : l'exercice grammatical qui consiste à identifier la phrase minimale, en supprimant les propositions subordonnées non essentielles, relève ici de la gageure, et d'un élagage conséquent.

La métaphore du débroussaillage n'est d'ailleurs pas sans lien avec le texte qui nous intéresse particulièrement ici, dans la mesure où, on l'a vu, le roi-cannibale et le philosophe voient leurs figures se superposer. L'on trouve alors une image de la syntaxe de Montaigne dans la représentation des privilèges royaux : « on lui traçait des sentiers à travers les haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise ». En étudiant les relations au sein de la phrase complexe, l'on s'intéresse à ces sentiers de l'écriture par où se déploie à son aise la pensée mouvante du philosophe.

Rappels sur l'objet d'étude en question

Les relations au sein de la phrase complexe sont de trois natures, dont la troisième recouvre des formes multiples : la juxtaposition est la relation la plus ténue entre deux propositions indépendantes, elle est matérialisée par une virgule, un point-virgule ou deux points ; la coordination relie aussi deux propositions indépendantes, placées sur le même plan, au moyen d'une conjonction de coordination ; enfin la subordination consiste dans l'inclusion d'une proposition subordonnée dans une proposition principale, le plus souvent au moyen d'un mot subordonnant.

Certaines subordonnées sont des compléments essentiels et ne sont pas supprimables ni déplaçables (les complétives, les interrogatives indirectes). D'autres sont le plus souvent supprimables : les subordonnées relatives, les conjonctives utilisées comme compléments circonstanciels.

Analyse rapide de l' « allure » du texte, à partir des relations syntaxiques au sein des phrases complexes

Après la première phrase, qui fait l'objet d'une analyse plus précise ci-après, on remarque une différence de traitement entre les quelques phrases rapportant les interventions de tiers européens (« le roi leur parla » et « quelqu'un leur demanda », jusqu'à « de plus surprenant ») et celles rapportant les propos des trois cannibales et les réflexions de Montaigne. Les premières sont marquées par la brièveté, avec un usage très réduit de la subordination, tandis que les propos des cannibales et du philosophe s'inscrivent dans des jeux d'enchaînement de subordinations : par exemple, « Ils dirent » est la proposition principale dans une phrase très longue et foisonnante. On observe trois niveaux successifs d'enchaînement : « ils dirent qu'ils trouvaient (...) étrange que tant d'hommes (...) qui étaient autour du roi, acceptent d'obéir », puis on note le recours à la coordination pour placer une autre complétive sur le même plan que « que tant d'hommes acceptent d'obéir ».

L'échange entre cannibales et philosophe est aussi retranscrit dans la longue avant-dernière phrase du texte, où l'on peut s'intéresser au parallélisme de construction dans la structure ternaire : « à la question de savoir ..., il me dit que/il me montra/il dit que.. ». Par trois fois l'on trouve une subordonnée interrogative indirecte introduite par le verbe savoir, puis un verbe principal suivi d'une complétive ou d'un COD nominal. Ces trois segments de la phrase sont articulés par juxtaposition. L'effet de foisonnement est notamment produit par l'inclusion très fréquente, au sein de la construction rigoureuse, de relatives : « que je lui posai », « qu'il avait parmi les siens », « qui dépendaient de lui », « par où il pût passer bien à l'aise », et d'incises : « (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient « roi ») », « et ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ».

Cet effet de phrase touffue et sinueuse dans la retranscription de l'échange entre cannibales et philosophe met d'autant mieux en exergue, par contraste, la clause lapidaire du texte : l'indéfini désinvolte « tout cela » reprend l'ensemble du dialogue, dont l'intérêt et les nuances sont déniés par la pointe doublement aiguisée de l'exclamation : « mais quoi, ils ne portent point de hauts de chausse ! »

La première phrase du texte à la loupe

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de notre monde, ignorant aussi que, de ces relations, naîtra leur ruine, dont d'ailleurs je suppose qu'elle est déjà bien avancée, bien malheureux de s'être laissés prendre au désir de la nouveauté et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, vinrent à Rouen, du temps où le feu roi Charles IX y était.

- Phrase minimale : Trois d'entre eux vinrent à Rouen. (Groupe sujet : « Trois d'entre eux » ; groupe verbal « vinrent à Rouen »).
- Les deux participes présents « ignorant » sont des appositions au groupe sujet, et ils constituent chacun le verbe principal dont dépend une subordonnée : « combien coûtera à leur bonheur la connaissance des corruptions de ce monde » est une subordonnée interrogative indirecte partielle introduite par l'adverbe interrogatif « combien » ; « que, de ces relations, naîtra leur ruine » est une subordonnée conjonctive introduite par « que ».
- Le nom « ruine » est l'antécédent d'une subordonnée relative : « dont d'ailleurs je suppose qu'elle est déjà bien avancée ». Au sein de la relative est incluse une subordonnée conjonctive : « qu'elle est déjà bien avancée », COD de « suppose ». La relative introduite par « dont » est une relative adjectivale, en apposition à l'antécédent ruine.
- Sur le même plan que les deux participes présents « ignorant », l'on trouve une nouvelle apposition au groupe sujet, dont le cœur est l'adjectif « malheureux » : « bien malheureux de s'être laissés prendre au désir de la nouveauté et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre ». Deux groupes infinitifs prépositionnels (introduits par la préposition de) complètent l'adjectif. En outre, le deuxième complément de l'adjectif « malheureux », « d'avoir quitté la douceur de leur

ciel », est complété par un second groupe infinitif prépositionnel complément circonstanciel de but : « pour venir voir le nôtre ».

- Enfin, le complément circonstanciel qui clôt la phrase : « du temps où le feu roi Charles IX y était » contient une subordonnée relative complément de l'antécédent « temps » et introduite par le pronom relatif « où » qui remplit dans la subordonnée la fonction de complément circonstanciel.

L'on remarque l'importance de l'apposition et son rôle dans l'épaississement de la phrase type. La caractéristique de l'apposition, qui la distingue des expansions du nom, réside dans le fait qu'elle n'est pas une expansion du nom mais une expansion au nom. Elle apporte des informations supplémentaires et densifie le propos.